

CHERCHELL ET SES CHEFS

En 1996, quand Éric Labayle publie sa thèse sur « Cherchell de 1942 à 1945 », les cadres survivants se font rares et les archives biographiques restent fragmentaires. L'histoire s'est donc surtout attachée aux commandants emblématiques – Calliès, Guillebaud, Bernachot – plutôt qu'aux instructeurs, souvent restés dans l'ombre. Pourtant, entre 1942 et 1962, cette école en Algérie a formé en urgence des milliers d'officiers, mêlant héritage de Saint-Cyr et exigences de la guerre moderne. Un épisode clé, trop souvent réduit à ses figures de proue. Entre les dunes algériennes et les champs de bataille d'Europe, Cherchell et ses commandants écrivirent une page méconnue mais décisive de l'histoire militaire française.



Le colonel Calliès fut le premier commandant de l'École de Cherchell-Médiouna de décembre 1942 à mai 1943. Saint-cyrien de la promotion de la « Grande Revanche », Jean Calliès incarne ces jeunes hommes que l'urgence du conflit précipita vers le front après une formation écourtée.

Devenu officier à dix-huit ans à peine, il fit preuve d'un courage et d'un sens du commandement rares, forgeant dès les tranchées la stature de chef qui marquera toute sa carrière. Sollicité par notre rédacteur en chef, saint-cyrien de la promotion éponyme, « Général Calliès » (86-89), l'historien Max Schiavon retrace ici le portrait et le destin d'un aîné exemplaire, témoin et acteur d'une génération sacrifiée.

Jean Calliès (ou Callies) est né le 7 août 1896 au Relecq-Kerhuon dans le Finistère. Son père est officier d'artillerie. Le 7 août 1914, jour de ses 18 ans, il s'engage au titre de l'École spéciale militaire. Il reçoit, avec tout un peloton de saint-cyriens, des cours accélérés pour devenir officier et se voit promu sous-lieutenant le 5 décembre 1914, affecté provisoirement au dépôt du 58^e RI. Mi-janvier 1915, il rejoint au front le 341^e RI, régiment dans lequel il va faire la plus grande partie de la guerre. Chef de section commandant des hommes bien plus âgés que lui, il s'impose d'emblée par ses qualités morales et sa bravoure. Lieutenant en juin 1916, sa citation à l'ordre de la 2^e armée témoigne de son comportement exemplaire. Spécialiste des coups de mains dans les lignes ennemis, il est fait chevalier de la Légion d'honneur en février 1917. Il termine la Première Guerre mondiale avec neuf citations dont six à l'ordre de l'armée, ce qui lui vaut d'être dans la garde au drapeau de l'ESM lors du grandiose défilé du 14 juillet 1919.

Il retourne à Saint-Cyr en février 1919 pour parfaire son instruction, est confirmé dans son grade de capitaine puis, volontaire, est muté au Levant où se déroulent alors des combats très durs contre les Turcs. Le 14 mars 1920 au Pont du Sadjour en

Cilicie, il est blessé par balle à l'épaule alors qu'à la tête d'une compagnie et demie, il fait face à un adversaire dix fois plus nombreux. Au cours de son séjour, il aura encore gagné cinq citations dont deux à l'ordre de l'armée.

Il rejoint l'École de guerre en novembre, à seulement 26 ans, dans la même promotion que Charles de Gaulle, mais les deux hommes ne sympathisent pas. Calliès est jugé par ses professeurs comme un esprit clair et précis, une intelligence rapide mais également comme une personnalité fortement accusée et très énergique. À l'issue de sa scolarité, il effectue son stage d'aptitude au sein de l'état-major de la région de Fez au Maroc. Or, quatre mois après son arrivée, Abd el Krim déclenche la guerre du Rif. Le capitaine Calliès est chargé du ravitaillement en munitions et en vivres des groupes mobiles qui opèrent contre les dissidents rifains. Durant cette campagne il obtient deux nouvelles citations à l'ordre de l'armée. Calliès rejoint en mars 1927 le 1^{er} bureau de l'EMA à Paris. En avril 1931, il se marie avec Hélène Caillot.

Après cinq ans d'administration centrale, il repart au Maroc, d'abord à l'état-major du commandant supérieur des troupes puis comme chef du 3^e bureau de la région de Meknès. Promu chef de bataillon en juin 1933, il prend un mois plus tard le commandement d'un bataillon du 7^e RTM et participe aux dernières opérations de pacification, ce qui lui vaut une nouvelle citation : « Jeune officier supérieur d'un prestige incomparable, au passé déjà lourd de gloire avec 2 blessures et 16 citations. » Il se voit ensuite affecté à l'ESG comme professeur stagiaire de tactique en juillet 1935. Admirablement servi par ses dons naturels, son enseignement est très apprécié, tant des élèves que de l'encadrement.

À la mobilisation de septembre 1939, il devient chef d'état-major de la 20^e DI puis chef d'état-major du Groupe d'armées n° 4, commandé par le général Huntziger avec qui il retraite jusqu'à l'armistice. Sur sa demande, Calliès repart au Maroc fin octobre 1940 où il est chargé de remettre sur pied le 8^e RTM avant d'en prendre le commandement. Promu colonel en juin 1942, il devient le chef du détachement de liaison auprès de la commission allemande d'armistice de Casablanca en octobre. Un mois plus tard, les Alliés

débarquent en AFN. Le 10 décembre 1942, Giraud et Juin le désignent pour prendre la tête de l'École d'élèves-aspirants d'Afrique du Nord de Cherchell-Médiouna. C'est un poste crucial car la nouvelle armée française qui se reconstitue les mois suivants, a besoin de centaines de jeunes officiers qu'il faut former en urgence. Calliès annonce aux élèves ce qui les attend : « Il nous faut nous entraîner intensément, pour faire en trois mois, ce qu'à Saint-Cyr on fait en deux ans ! [...] Aucune défaillance ne sera admise [...] Le régime sera dur. »

Le 18 août 1943 il retrouve un emploi opérationnel à la tête de l'infanterie de la 2^e division d'infanterie marocaine qui combat en Italie. C'est lui qui coordonne la prise du Mont-Majo en mai 1944, ce qui permet enfin aux Alliés de percer les lignes allemandes. Général de brigade le 25 juin 1944, il devient commandant de la frontière des Pyrénées quatre mois plus tard puis en février 1945, il prend le commandement de la 1^{re} DI qu'il doit former à partir d'éléments FFI. Trois fois cité à l'ordre de l'armée durant la seconde guerre mondiale, il est fait grand-officier de la Légion d'honneur en novembre 1945, puis promu général de division le mois suivant.

Cet avancement exceptionnel et ces récompenses méritées n'ont fait qu'accentuer son caractère. Ses camarades généraux et ses subordonnés reconnaissent ses qualités exceptionnelles mais regrettent aussi son impulsivité, ses jugements excessifs et son orgueil. Pour ses chefs il reste d'un maniement très délicat. Placé en février 1946 à la tête de l'École d'application de l'infanterie située au camp d'Auvours près du Mans, il commande ensuite

la 3^e DI dont le PC est à Trêves en Allemagne, puis en 1950 il est placé à la tête de 10^e région militaire d'Alger. Sa mission consiste notamment à préparer les troupes d'AFN en partance pour l'Indochine.



Le général Calliès décore de la Croix de Guerre le fanion de l'École de Cherchell tenu par le lieutenant-colonel Rio, commandant de l'École, le 12 juillet 1950.

Promu général de corps d'armée en décembre 1950, il intègre le Conseil supérieur de la Guerre début 1951. Grand-croix de la Légion d'honneur en novembre 1953, il est promu général d'armée le 1^{er} septembre 1954 et devient Inspecteur des forces terrestres, maritimes et aériennes de l'AFN, un poste plutôt honorifique. Il reçoit la Médaille militaire en juillet 1957, quitte le service actif le 7 août suivant, se retire sur la côte d'Azur et meurt à Roquebrune-sur-Argens le 23 mars 1986.



COMMUNIQUÉ

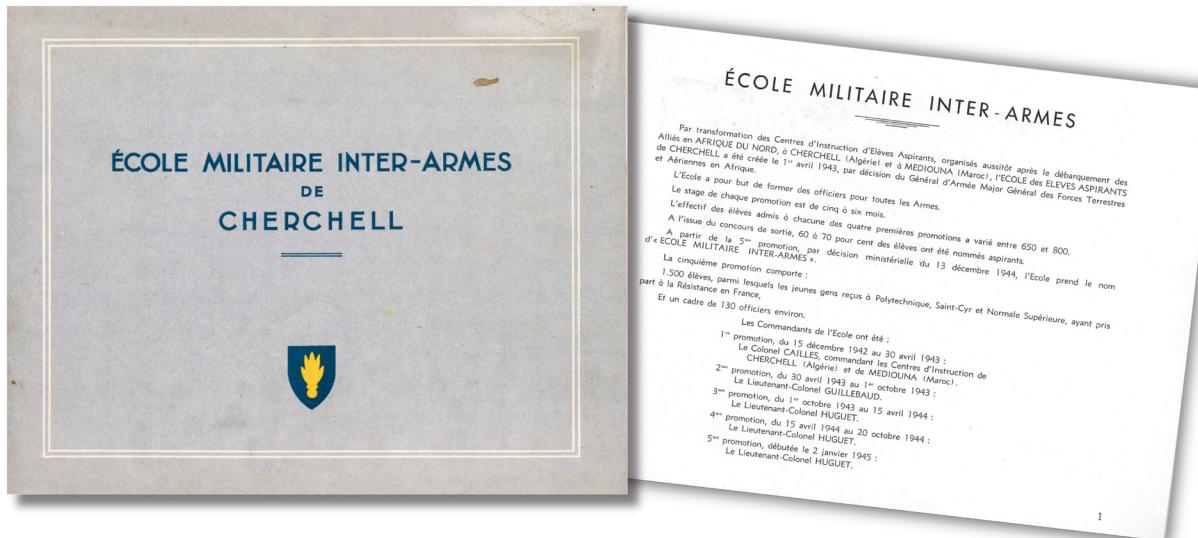


LES FUTURS DOSSIERS DU CASOAR

Avril 2026 : L'évolution de la scolarité à l'AMSCC

Juillet 2026 : Le Service des infrastructures de la défense

Octobre 2026 : Les commandements Alpha



Lieutenant-colonel Georges Guillebaud, commandant du 30 avril au 1^{er} octobre 1943 pour la 2^e promotion « Tunisie »

Saint-cyrien de la promotion « 1914 » de « La Grande Revanche » 1894-1973 »

Né le 7 avril 1894 à Bunzac, en Charente, Georges Guillebaud appartient à cette génération d'officiers façonnée par la première guerre mondiale. Élève du lycée Saint-Louis à Paris, il s'engage dès août 1914, à vingt ans à peine. Sous-lieutenant au 63^e régiment d'infanterie, puis affecté au 108^e RI, il participe aux combats les plus rudes du conflit. Blessé à deux reprises, il est décoré de la Légion d'honneur, de la Croix de guerre française avec quatre citations et de la Croix de guerre italienne – un palmarès qui illustre déjà un tempérament de chef énergique et courageux.

Démobilisé en 1919, il intègre l'École spéciale militaire de Saint-Cyr comme stagiaire avant de devenir instructeur, trois ans plus tard, à l'École militaire préparatoire d'infanterie. En mai 1926, il rejoint le 23^e régiment de tirailleurs, amorçant une longue carrière au sein des troupes nord-africaines. Officier exigeant, à la fois formateur et meneur d'hommes, il gravit les échelons : chef de bataillon en 1936, il sert au 24^e régiment de tirailleurs tunisiens et reçoit la rosette d'officier de la Légion d'honneur l'année suivante. Marié à Odette Clairac en 1933, il fonde une famille nombreuse – six enfants – qu'il protège tout en servant sans relâche.

En mai 1940, au moment de l'effondrement, le commandant Guillebaud est fait prisonnier. Interné en Silésie, il s'évade le 9 octobre 1940 et regagne la France libre. Promu lieutenant-colonel, il retrouve le 4^e régiment de tirailleurs tunisiens (RTT) en septembre

1942 et participe aux opérations de Tunisie dès novembre. Après la victoire du 18 mai 1943, il est nommé à la tête de la deuxième promotion de l'École militaire de Cherchell, où il assure la formation accélérée d'élèves-officiers destinés au corps expéditionnaire français.

Son passage à Cherchell, bien que bref, laisse l'image d'un chef proche de ses hommes, attentif à la discipline mais animé d'un sens profond de la responsabilité. Il quitte l'École en octobre 1943 pour reprendre le combat au 4^e RTT. En janvier 1944, il commande le régiment au Belvédère, en Italie, dans des conditions dantesques. Quelques mois plus tard, il mène ses tirailleurs lors de la prise de Sienne, première grande ville conquise par les forces françaises du général Juin. L'unité y gagne sa gloire, et Guillebaud sa reconnaissance : le 4^e RTT est le premier régiment du corps expéditionnaire à entrer dans la cité toscane.

Le lieutenant-colonel débarque ensuite en Provence, en août 1944, et participe à la libération du territoire avant d'être engagé dans la campagne d'Alsace et la traversée du Rhin. Il commande alors un groupement tactique, confirmant son rang d'officier de manœuvre expérimenté et respecté.

Officier d'infanterie au parcours exemplaire, Georges Guillebaud aura traversé deux guerres mondiales, connu la captivité et la victoire, et formé des générations d'officiers. Il s'éteint en 1972 à Bunzac, son village natal, à l'âge de 78 ans – laissant le souvenir d'un soldat d'honneur, exigeant et fidèle à l'esprit de Saint-Cyr et de Cherchell.



Lieutenant-colonel Gaston Huguet, commandant d'octobre 1943 à 1945

Né à Toulouse le 10 janvier 1898, Gaston Huguet appartient à cette génération de jeunes hommes dont l'adolescence fut fauchée par la première guerre mondiale. Entré à Saint-Cyr au cœur du conflit, au sein de la promotion « Des Drapeaux et de l'Amitié américaine » (1916-1917), il y forge ce sens du commandement et de la fidélité au devoir qui marqueront toute sa carrière. Officier de cavalerie, il traverse l'entre-deux-guerres dans la tradition d'une arme à la fois fière et exigeante, celle où l'élegance du geste n'exclut jamais la rigueur de la manœuvre.

Le 1^{er} octobre 1943, au moment où la France Libre s'organise en Afrique du Nord, le lieutenant-colonel Huguet est nommé commandant de l'École militaire de Cherchell. Il prend la tête d'un établissement encore jeune, mais déjà porteur d'une mission essentielle : refonder la formation des officiers français sur le sol d'Algérie, en attendant la reconquête du territoire national. Trois promotions successives vont passer entre ses mains : la « Libération » (octobre 1943 – avril 1944), la « Marche au Rhin » (avril – octobre 1944) et le « Rhin français » (janvier – juin 1945). Sous son commandement, l'École acquiert une discipline, un esprit, une méthode.

Figure haute et droite, toujours impeccable dans sa tenue, Huguet imposait le respect. Ses élèves se souviennent d'un chef à la silhouette singulière : monocle à l'œil, stick de bambou à la main, culotte mastic et bottes quand l'uniforme américainisé ne l'exigeait pas. Derrière cette allure de gentilhomme d'autan se cachait un pédagogue ferme, passionné par la transmission. Il savait que la guerre ne se gagnerait pas seulement par le courage, mais par la formation de chefs solides, capables d'entraîner leurs hommes dans le tumulte des combats. Sous sa direction, l'École franchit un cap décisif : instruction rationalisée, esprit de corps renforcé, sens du devoir ravivé.

À la fin de la guerre, le lieutenant-colonel Huguet quitte Cherchell pour prendre le commandement de l'École militaire interarmes (EMIA), héritière directe de la mission de Cherchell sur le sol français. Promu général de brigade, il poursuit ensuite une brillante carrière : il commande la subdivision militaire de Tunis avant d'être nommé, en 1954, adjoint au général commandant la 1^{re} division blindée.

Décédé à Antibes le 6 mars 1981, à l'âge de 83 ans, le général Gaston Huguet laisse le souvenir d'un officier à la fois exigeant et profondément loyal, pour

qui former des chefs valait autant que de mener des combats. À Cherchell, il sut incarner cette transition entre la France en guerre et la France renaissante, entre l'héritage de Saint-Cyr et la promesse d'une armée nouvelle. Sous son commandement, l'École de Cherchell fit plus que survivre : elle prit son essor.



Lieutenant-colonel Léo Rio, commandant 1946 à 1949

Né à Landerneau, dans le Finistère, le 22 décembre 1904, Léon Jean Rio appartient à cette Bretagne rude, fidèle qui a donné tant de soldats à la France. Saint-cyrien de la promotion « Du Rif » (1924-1926), il apprend l'art du commandement dans le sillage de la génération de Lyautey et de la pacification marocaine, où se mêlent discipline, goût de l'action et noblesse de l'engagement. Reçu au concours avec le rang de 174^e sur 305, il choisit naturellement l'infanterie, cette arme de patience et de courage, et rejoint à sa sortie le 5^e bataillon de chasseurs à pied.

Officier méthodique et ardent, il part en 1929 pour la Tunisie, où il est affecté au 8^e régiment de tirailleurs tunisiens à Aïn-Draham. Dans ces montagnes couvertes de forêts, il se forge une solide expérience du commandement au contact des troupes indigènes, et s'imprègne de la réalité coloniale et de ses exigences humaines.

À la fin de la seconde guerre mondiale, l'armée française se reconstruit, et l'École de Cherchell, rouverte pour former les cadres de la France nouvelle, a besoin de chefs d'expérience. En 1946, le lieutenant-colonel Léo Rio en prend le commandement. Il succède à une lignée d'hommes marqués par la guerre, mais sa mission est d'une autre nature : redonner à l'institution sa stabilité, son identité et son prestige. Officier d'infanterie à la fois rigoureux et profondément humain, il imprime à l'école un esprit de continuité et de fidélité à l'héritage de Saint-Cyr.

Sous son autorité, Cherchell retrouve sa dimension symbolique (voir page 42 de ce numéro). C'est à lui que l'on doit deux gestes fondateurs : la création de l'insigne officiel de l'École, adopté en 1946 et toujours porté aujourd'hui, et l'édification du monument à la mémoire des anciens élèves tombés au champ d'honneur. Ce monument, inauguré le 8 octobre 1946 par le ministre des Armées, Edmond Michelet, incarne la reconnaissance d'une école à ses morts et la pérennité d'un esprit. Ces initiatives, simples et fortes, témoignent du sens que Léo Rio attachait à la mémoire et à la transmission : pour lui,

la formation du chef ne se concevait pas sans le culte des anciens.

Après Cherchell, il poursuivra une carrière brillante : il servira dans les transmissions, arme nouvelle au cœur de la modernisation de l'armée française, et gravira les échelons jusqu'au grade de général de corps d'armée.

Décédé à Paris le 16 mars 1978, à l'âge de 73 ans, le général Léo Rio reste dans les souvenirs de Cherchell comme un bâtisseur. Par son calme breton, sa rigueur d'instructeur et sa fidélité aux valeurs de Saint-Cyr, il a su transformer l'école d'Afrique du Nord en un lieu de mémoire et de renouveau, fidèle au passé, tourné vers l'avenir.



Colonel François Lancrenon, commandant de 1952 à 1955

Né à Reims le 1^{er} décembre 1905, François Marie Paul Lancrenon grandit dans une France encore marquée par le souvenir de la Grande Guerre. Saint-cyrien de la promotion de « Maroc et Syrie » (1925-27), il incarne cette génération d'officiers formés entre deux conflits, nourris de l'esprit colonial et d'un idéal de service empreint de mesure et de courage. Reçu au concours de 1924 (246^e sur 300), il redouble sa première année et sort brillamment classé 17^e sur 315, choisissant la cavalerie.

À sa sortie, il rejoint le 28^e bataillon de chasseurs à pied, mais ses qualités pédagogiques lui valent d'être aussitôt détaché à Saint-Cyr comme instructeur adjoint. Cette première expérience dans la formation des cadres annonce déjà la vocation d'un homme de transmission et d'exigence. De retour dans son corps en 1928, il se voit bientôt affecté au 71^e régiment d'infanterie à la suite de la dissolution du bataillon.

Volontaire pour servir outre-mer, le jeune lieutenant Lancrenon embarque en 1930 pour le Maroc, au sein du 13^e régiment de tirailleurs algériens. Là, dans les reliefs âpres de l'Atlas, il découvre le commandement au combat et les complexités du service colonial. Blessé d'une balle au genou en 1932, il reçoit une citation pour sa conduite exemplaire et est fait chevalier de la Légion d'honneur le 16 janvier 1933. Cet épisode, marquant à la fois par sa bravoure et son abnégation, scelle sa réputation d'officier de terrain.

La Seconde Guerre mondiale le retrouve toujours au Maroc, où il sert au sein des Affaires indigènes, domaine délicat où s'entrecroisent diplomatie,

discipline et intelligence des hommes. Devenu officier supérieur, il appartient à cette élite militaire forgée par l'expérience coloniale et les campagnes du Levant, attachée à la France d'outre-mer comme à la continuité de l'institution.

Colonel et chef de corps du 3^e régiment de tirailleurs algériens, François Lancrenon illustre dans l'après-guerre la figure du chef complet : rigoureux dans la manœuvre, attentif à ses hommes, fidèle à l'esprit de Saint-Cyr. Sa carrière, marquée par la fidélité au drapeau et l'amour du métier des armes, lui vaut d'être promu commandeur de la Légion d'honneur en 1956.

Décédé en 1976, à l'âge de 71 ans, le colonel Lancrenon laisse le souvenir d'un officier d'une élégance morale rare, à la fois combattant et éducateur, dont la droiture et la modestie furent celles d'une génération qui servit la France sans jamais chercher la gloire.

Colonel Henri Nicol, commandant de 1956 à 1957

Né en 1904, Henri Nicol appartient également à cette génération d'officiers formés dans le sillage direct de la Grande Guerre, où l'esprit de Saint-Cyr se conjugue avec le devoir de reconstruire une armée meurtrie. Quatre de ses camarades de promotion « Metz et Strasbourg » (1922-24) deviendront généraux d'armée dont le major d'entrée Louis Le Puloch (1904-1976) sous les ordres duquel il servira. À Saint-Cyr, il se forge une solide culture militaire et un goût marqué pour la rigueur du commandement. Reçu 291^e sur 339 au concours, il choisit l'infanterie, arme du courage et du terrain, et rejoint, en octobre 1924, le 151^e régiment d'infanterie à Metz, première étape d'un parcours exemplaire.

Rapidement, le jeune lieutenant Nicol fait preuve d'un sens aigu de l'organisation et d'une conscience professionnelle sans faille. En 1927, il part au Maroc, affecté successivement au 117^e régiment d'infanterie et au 14^e régiment de tirailleurs algériens, où il découvre la vie coloniale et les réalités du commandement en opération. De retour en métropole, il sert au 5^e bataillon de chasseurs puis, capitaine en 1934, il obtient le brevet d'état-major en 1937, prélude à une carrière d'officier d'état-major où se conjuguent réflexion et action.

Lorsque la guerre éclate en 1939, Nicol est affecté au 19^e régiment d'infanterie. Il participe à la campagne de France avec un courage qui lui vaudra l'estime de ses pairs. Blessé en mai 1940, il est capturé, soigné dans les hôpitaux allemands, puis interné à l'Oflag IV D, où il partage la captivité de nombreux officiers français. Cette épreuve, vécue avec dignité

et patience, renforce encore son sens du devoir et de la discipline.

Libéré, il reprend le service avec la même ardeur. Chef de bataillon, il rejoint l'état-major de la 4^e région militaire, puis prend le commandement du poste du service militaire de la 10^e région à Alger. Promu lieutenant-colonel en 1946, il sert à l'état-major Sud-Europe, puis comme chef d'état-major de la division d'Alger. En 1952, il est nommé colonel et prend, l'année suivante, le commandement du 2^e régiment de tirailleurs algériens à Oran, succédant à son camarade de promotion le colonel Desjours (1902-1992). Pendant deux années, il y exerce un commandement exemplaire, exigeant mais juste, fidèle à la tradition de son arme.

En 1956, le colonel Nicol est appelé à Cherchell pour prendre la tête de l'École des élèves officiers de réserve. Dans une Algérie en pleine tourmente, il assure la continuité de la formation avec sang-froid et autorité, convaincu que le maintien de la rigueur morale et de la cohésion demeure la meilleure réponse à la crise. Sous son commandement, l'École conserve son prestige et son exigence, tout en préparant une nouvelle génération de chefs appelés à servir dans des temps difficiles.

Après Cherchell, il rejoint en 1958 l'état-major de la 5^e région militaire à Toulouse, où il termine sa carrière jusqu'à sa retraite en 1960.

Décédé en 1979 à l'âge de 75 ans, le colonel Henri Nicol laisse le souvenir d'un officier complet, à la fois homme d'action et d'étude, d'une courtoisie ferme, d'un sens élevé du devoir. Saint-cyrien fidèle à sa devise, il incarna tout au long de sa carrière l'esprit de discipline, d'honneur et de service qui fit de lui un modèle pour ceux qu'il forma et commanda.



**Colonel Jean Marey,
commandant l'École
de Cherchell,
janvier 1958-janvier 1959**

Né le 11 novembre 1906 à Merle-Leignec, dans le Haut-Forez, Jean Marey est le dernier d'une fratrie de six enfants d'une famille de paysans. Élève brillant, il entre à l'École normale

d'instituteurs de Montbrison après l'École supérieure de Saint-Étienne. Major ex-æquo à sa sortie, il effectue son service militaire au 121^e régiment d'infanterie de Montluçon, au cours duquel il suit le peloton des EOR à Saint-Maixent. Sa vocation militaire s'impose rapidement : il démissionne de l'enseignement pour préparer et réussir le concours de l'École militaire de Saint-Maixent.

Sorti major de sa promotion en 1933, il sert de nouveau au 121^e RI, puis devient instructeur à La Valbonne et professeur d'histoire militaire à Saint-Maixent. En 1939, il participe à la campagne de France, obtient ses galons de capitaine et la Croix de guerre. Évacué de Dunkerque vers l'Angleterre, il regagne la France et échappe de peu à la capture lors de l'effondrement.

Durant l'Occupation, il est instructeur à Aix-en-Provence avant de rejoindre le 5^e RI à Saint-Étienne, où il s'engage dans la Résistance au sein de l'ORA et de l'Armée secrète. En 1943, il devient chef départemental de la Loire, organise les maquis et échappe à la Gestapo. Entré dans la clandestinité avec son épouse — résistante elle aussi —, il commande les FFI lors des combats d'Estivareilles en août 1944, obtenant la reddition d'une colonne allemande de 800 hommes. Ce haut fait d'armes lui vaut d'être promu commandant.

Après la Libération, il reforme le 24^e bataillon de chasseurs alpins, participe à la campagne d'Allemagne puis à l'occupation à Lindau et Landau. Chef d'état-major en Allemagne et en Autriche, il revient en France comme professeur à l'École d'application du génie à Angers, avant de rejoindre l'Algérie en 1953. Promu lieutenant-colonel, il commande le 2^e régiment de zouaves à Oran, puis devient adjoint au colonel commandant le secteur Alger-Sahel.

En janvier 1958, il prend la direction de l'École d'infanterie de Cherchell, qu'il réorganise et dynamise avec un rare sens du commandement. Soucieux de l'efficacité et du moral de ses cadres, il donne à l'école une impulsion marquée par la rigueur, l'exigence et l'exemplarité, formant une génération d'élèves-officiers promis à servir dans les unités engagées en Algérie.

Promu colonel en février 1959, il prend le commandement du 23^e régiment d'infanterie à El-Milia, dans le Nord-Constantinois. Le 28 mars 1959, alors qu'il inspecte un chantier de bois, sa voiture est prise sous le feu de rebelles ; il est tué sur le coup. Quelques semaines plus tôt, pendant le Ramadan, il avait adressé aux musulmans de son secteur un message fraternel salué pour sa générosité et son humanité.

Ses obsèques ont lieu à Alger le 1^{er} avril 1959, en présence d'une compagnie d'élèves-officiers de Cherchell. En hommage, la promotion 903 de l'École militaire d'infanterie portera le nom de « Colonel Marey ».

Commandeur de la Légion d'honneur à titre posthume, décoré de la Croix de guerre 1939-40 et 1939-45, de la médaille de la Résistance et de la

croix de la Valeur militaire, le colonel Marey incarne la fidélité à l'idéal de service et à l'esprit de Saint-Maixent : un chef d'action et de conviction, tombé au champ d'honneur dans l'exercice du devoir. Une rue de Saint-Étienne porte aujourd'hui son nom.



**Colonel Jean Bernachot,
29 janvier 1959 à octobre 1962**

Né en 1907 à Montceau-les-Mines dans une famille modeste, Jean Bernachot commence sa vie active comme géomètre aux Mines de Blanzy avant de s'engager volontairement, à vingt ans, au 94^e régiment d'infanterie de Bar-le-Duc. Rapidement remarqué pour ses qualités de chef, il gravit les échelons jusqu'au grade de sergent-chef, puis intègre en 1931 l'École militaire d'infanterie et des chars de combat de Saint-Maixent. À sa sortie, il est affecté comme sous-lieutenant au 4^e régiment de zouaves à Tunis.

Jeune capitaine durant la campagne de France, il rejoint ensuite la Tunisie. Après un séjour au Sahara, il est arrêté par les autorités de Vichy lors du débarquement allié en Afrique du Nord. Placé en résidence surveillée en métropole, il s'évade, gagne l'Espagne, puis rallie l'Algérie à Oran, d'où il rejoint la 3^e division d'infanterie algérienne du général de Monsabert. Il participe aux combats de Monte-Cassino, au débarquement de Provence, à la libération de la France et à la campagne d'Allemagne, qu'il termine à Stuttgart comme chef du 3^e bureau.

Après la guerre, il réforme avec rigueur le 1^{er} bataillon du 7^e régiment de tirailleurs algériens, puis commande le 93^e bataillon d'infanterie, unité modèle conçue par le général de Lattre. Celui-ci loue « la brillante efficacité » du commandant Bernachot, qui transforme son bataillon en référence pour l'instruction et la manœuvre.

Promu lieutenant-colonel en 1951, Bernachot part en Indochine, où il commande pendant dix-sept mois le Groupe mobile n°7, avant d'occuper les fonctions de chef d'état-major du centre Viêt-Nam. De retour en France, il dirige la préparation militaire supérieure de la région parisienne, puis commande le secteur de Gafsa en Tunisie. Chef du cabinet militaire du haut-commissaire de France à Tunis, puis chef d'état-major de l'inspection d'Afrique du Nord, il est appelé

à Paris en 1958 pour diriger le service d'information du ministre des Armées.

Le 1^{er} février 1959, il prend le commandement de l'École militaire d'infanterie de Cherchell, en pleine guerre d'Algérie. En trois ans, il forme plus de 7 000 chefs de section, dont beaucoup se distingueront ensuite au combat. Son action énergique et son sens du devoir sont salués par une citation à l'ordre du corps d'armée en 1962 : il y est reconnu pour avoir « contribué très efficacement au rendement opérationnel des unités d'infanterie en Algérie ».

Mais c'est aussi à Cherchell que Bernachot vit l'un des épisodes les plus marquants — et les plus personnels — de sa carrière : l'évacuation du village de Novi en août 1962. Alors que les habitants, menacés par l'arrivée des fellas, sollicitent sa protection, le général décide d'organiser, en secret et contre les ordres, l'évacuation complète du village. À la tête des moyens militaires de l'École, il assure le transfert des familles de Novi vers Alger, puis Montpellier. Ce geste d'humanité, accompli au mépris de sa carrière, scelle son destin militaire : il ne sera jamais promu au-delà du grade de général de brigade.

L'épisode ne fut révélé que bien des années plus tard, par le témoignage de son fils François-Xavier Pasquier-Bernachot, qui apprit en 1986, à Montpellier, par une ancienne infirmière de Cherchell, l'existence de cette opération longtemps passée sous silence. Les anciens habitants de Novi, installés autour de Montpellier, se réunissaient chaque année pour rendre hommage à « leur général », sauveur discret et obstiné.

Nommé général de brigade en 1962, Jean Bernachot est élevé en 1965 à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Officier de commandement exigeant, mais d'une humanité profonde, il incarne une génération de chefs marqués par la guerre, la fidélité au devoir et le courage tranquille de la désobéissance quand la conscience l'exige.

Figure emblématique d'un officier formé dans le feu du combat et du commandement, le général Bernachot incarne une génération d'hommes au service du devoir, de l'instruction et de la transmission des valeurs militaires françaises.

